

seuils. transparences.

christine
VALCKE

MATALY
jacques

EXPOSITION

du 2 juin au 16 juillet 2022

Ombres Blanches

La librairie se propose, au seuil de l'été, d'associer peintures et photographies dans les deux espaces de galerie de la rue Mirepoix. Deux artistes, que nous avons exposés séparément dans les années 2000, vont réunir leurs travaux pour quelques semaines et les faire dialoguer. CHRISTINE VALCKE et JACQUES MATALY sont amis, ils connaissent fort bien leurs images respectives, couleurs, matières, lumières. Ce sera pour eux une première de les risquer ensemble aux regards. Nous, à la librairie, sommes sûrs que chacun saura, en leur compagnie, traverser le miroir.



Christine Valcke. Photographie de Studio Michel AUBERT.

...DE CIELS EN CIELS!

« ...tu ne laisses autour de moi qu'un horizon nu, et le miroir qu'apporte le désespoir, vieux maître de la solitude. » André Malraux — *La tentation de l'Occident*

Le ciel que l'on porte en soi est souvent celui de l'enfance. Celui des rêveries, des jeux, des joies et des peines... Celui du nord et de toutes ses lumières grises, ou celui du sud avec ses franges chatoyantes. Mais plus sûrement, et de manière inconsciente, celui sous lequel on a pris part au monde, le premier jour.

Christine Valcke vient des brumes qui parfois mêlent ciel et terre. De cette mer agitée et sans cesse mouvante, du claquement sec des vagues. Et de tous ces gris qui reviennent sans fin, et sont toujours autres. Les lumières d'Ostende ont en elle gravé cette infinité. Car si le noir, tout comme le blanc, sont des couleurs accomplies, de l'un à l'autre règne l'immensité des gris. Ceux qui inclinent vers le bleu, ceux qui jouxtent le rose, ou encore préfèrent le jaune quand l'orage menace. De quoi ouvrir un champ inépuisable à l'aventure créative. Mais il est étrange de voir à quel point cette courte gamme chromatique, a persisté dans sa peinture alors qu'elle vit depuis des années sous la lumière du sud. Un vocabulaire de couleurs qui est désormais le sien. Preuve s'il en fallait que la nourriture d'un imaginaire peut bien venir des tréfonds

du passé. Il faut ensuite la force de s'aventurer à la recherche de cette sensation évanouie, retrouvée, puis s'y noyer un peu. Et se battre vivement, avec tout ce qui s'agite dans le souvenir. Une lutte toujours âpre, à la recherche de cette force fragile advenant enfin sur le papier. Une bataille avec soi-même, la toile, les pinceaux, mais qui, même avec l'échec nécessaire, presque indispensable, doit être victorieuse dans le sens où Nelson Mandela disait : « Je ne perds jamais. Soit je gagne, soit j'apprends. » Un jour pour trouver, un pour refaire. Un pour jeter. Un autre pour attendre.

Attendre ! C'est plutôt le choix fait par Jacques Mataly. Lui, vient de la terre. Et on sait que « Le mot terre a la largeur du ciel ! » (Philippe Denis). Mais en cette largeur céleste, c'est la mer qu'il a choisie. Dans la séparation entre les deux, qui finalement ne se fait jamais. Sauf peut-être en un instant, sur la photographie, quand se dessine la ligne sans cesse reculée, jamais atteinte. Ici la lutte est différente : des hauteurs de la falaise, ou des longues plages de l'Atlantique, il faut choisir son lieu, et attendre. C'est une vigilance extrême qui est requise. Ouverte tout entière à ce qui vient, devant cet horizon où tout finit. Où tout commence ! Le photographe tient ce pouvoir de saisir, de fixer le réel changeant, l'éphémère d'un jour qui se lève. D'un autre qui s'en va. Dans le recommencement infini de sa quête. Et s'ouvre alors un espace de méditation qui confine presque à la mélancolie heureuse. Car l'immensité a tôt fait d'effacer soudainement nos pauvres destinées.

« Oui, maintenant je le sais, à chaque lever du jour j'allais à ta rencontre, lumière pure du matin ; tu devenais rose, rouge, parfois tu étais l'aurore. J'attendais de toi la parole, et tu ne me donnais que le soleil, jour

après jour, le soleil. » Maria Zambrano – La tombe d'Antigone

Les photographies disent l'espace immense et ses couleurs, dans une partition choisie. Les peintures, un espace du dedans, mémoriel, sensible. Les photographies posent le monde. Les peintures, la frêle puissance d'un autre monde, sensible, tapi au fond de la mémoire. Celui d'un espace choisi à investir, où la composition, le rythme, les traces comme des écritures, suffisent parfois à séparer ciel et mer. Sans que la ligne ne parle.

D'un côté le vert, le bleu, le jaune, le nuage, le rouge, l'écume, de part et d'autre. De l'autre le gris, l'ocre et quelques traces. D'un côté le poids du monde. De l'autre, un monde de peu. Qui veut se dire au plus simple, dans la fluidité. Au plus juste. Au plus précis. Cette même précision nécessaire face au large, car il n'est pas permis de trahir ce réel-là. Ce serait échouer. Au contraire, le rôle imparti est bien d'être le passeur fidèle de ce qui advient. Savoir photographier ce qu'on voit ! Savoir peindre ce qu'on croit ! Voir n'est jamais conquis.

« Voir abolit les vieilles oppositions entre le dedans et le dehors, la vieille hiérarchie entre le physique et le spirituel. L'aide d'une fraternité ou d'une solidarité fondamentale et universelle. » Bernard Noël – La place du regard

Il y a dans ces deux engagements, bien plus qu'une attitude, une volonté de livrer, délivrer toute une sensibilité qui trouve écho dans la réalisation de deux esthétiques fouillant les tréfonds du monde, pour prendre file dans le cortège infini de la création. L'affaire n'est pas simple. Elle suppose l'abandon autant que l'implication. La vigilance autant que l'absence. Et dans un

cas comme dans l'autre, la confrontation avec ce qui n'a pas de fin.

« ...décortiquer le tumulte grondant de la mer et en extraire le bruit des vagues, et avoir, de l'embrouillamini de la conversation quotidienne, démêlé la ligne vivante qui porte les autres. Il faut disposer côte à côte les couleurs pures pour apprendre à connaître leurs contrastes et leurs affinités. Il faut avoir oublié le beaucoup, pour l'amour de l'important. » . Rainer Maria Rilke – Notes sur la mélodie des choses

Il faut donc continuer. Jusqu'à la fin, qui comme chacun sait, ne vient qu'avec elle-même. Continuer, c'est tout!

MICHEL DIEUZAIDE



Jacques Mataly.



Christine Valcke.

christine
VALCKE

Masse, trait, transparence sont les éléments qui constituent mon travail,

Fragilité du trait et puissance de la masse ou l'inverse ou les deux en même temps, transparence de l'encre, de l'eau mais aussi de l'air qui passe entre les formes et dans les formes.

Le papier est une peau, un territoire sensible.

Blanc, il ne retient pas le regard mais au contraire le libère, le laisse aller... Pour entrer en relation avec lui, je trace des formes simples, souvent dans des valeurs de gris, et laisse le blanc répondre, agir.

C'est en lui que ces formes, dans leur jeu permanent de confrontations-fusions, puisent leur respiration et trouvent un équilibre.

*

Dans « le mystère de passivité de la vision » (Merleau-Ponty), ces formes, ces rythmes sont devenus pour moi un langage avec lequel je cherche à correspondre avec le monde. Un sentiment aigu d'être bien démunie pour l'aventure m'a fait choisir des moyens sobres, à portée de main, et réduire progressivement mon vocabulaire à ce jeu permanent de confrontation-fusion entre masse et transparence en perpétuel mouvement et aux transitoires équilibres qu'il engendre.

Les formes que j'interroge sont simples, élémentaires et leurs combinaisons inépuisables.

CHRISTINE VALCKE

LE DEHORS ET LE DEDANS – extraterritorialité du paysage

Christine Valcke, entre le monde perçu et le sujet percevant, crée un nouveau rapport. La corporéité du monde comme la choséité de l'image se construisent sur le sentiment d'une relativité de plus en plus grande par rapport à l'image et à celle du paysage en particulier. Pour elle il faut renoncer à le saisir comme une totalité dans l'ordre de la connaissance. De même il convient de renoncer à croire y retenir une métaphysique de la transparence. De plus l'artiste ne prétend jamais rendre une vue « objective » du paysage d'enfance. Celle qui « a été bercée par les gris infinis du ciel et de la mer du Nord, le blanc parfois éblouissant de l'estacade d'Ostende, les noirs de ses brise-lames, le flux incessant des marées, rythmes, respirations, pulsation permanente. », sait que la réalité est insaisissable « objectivement », dès que se pose la question du sens de ce qu'on voit, c'est-à-dire en bref que se pose la question du regard.

Celui-ci n'existe pas en soi : tout regard est regard sur. Christine Valcke le prouve : Sourdement formes,

rythmes et émotions premières ont fait leur chemin. Avec le temps elles se sont épurées et l'artiste en retient le suc. D'où sa capacité d'évocation qui dépasse impressionnisme et expressionnisme à travers — dit-elle — « des moyens sobres, à portée de main ». Peu à peu l'artiste — dans « un permanent de confrontation-fusion entre masse et transparence en perpétuel mouvement et aux transitoires équilibres qu'il engendre » — interroge formes et masses brutes et primitives pour atteindre l'essentiel.

Contre l'illusion paysagère réaliste, fidèle, objective, « naturelle » la créatrice ne se veut pas topographe mais poète. Bien au-delà de la description de la nature en ses variations de lumière il existe une dimension qui correspond au paysage essentiel et intérieur de l'artiste. Dans sa saisie du paysage quelque chose s'opère qui n'est pas de l'ordre du simple point de vue mais qui constitue une sorte de mise en rêve du paysage et du rébus qui l'habite par l'œil qui se cherche en lui comme on disait autrefois que l'âme se cherche dans les miroirs.

Les mots de Klee qui, en sa « Confession du créateur » qui parle à propos du paysage « d'un cosmos constitué de formes » conviennent parfaitement à celle qui prouve que ce qui est apparemment le plus éloigné du paysage à savoir l'abstraction produit sa révélation. Du paysage de l'abstraction la créatrice passe à l'abstraction du paysage. Lâchant l'apparence pour une obscure clarté, l'art du paysage ici est le dehors où le dedans s'exile pour se voir dans un retournement. Celui-ci devient une légende intime que le regardeur peut s'approprier.

JEAN-PAUL GAVARD-PERRET, AVRIL 2022.

LE PAPIER, L'ENCRE. LE LIVRE.

Il se trouve que j'ai la chance, l'opportunité, le privilège ou le simple fait du hasard, de côtoyer le travail de Christine Valcke depuis une dizaine d'années. Et donc d'en observer, recevoir l'évolution, le cheminement, tant par des échanges furtifs que des expositions construites ensemble et le travail à l'atelier de lithographie.

Christine me fait penser tantôt à l'enfant qui court à perdre haleine vers l'horizon parce qu'il sait bien que la lumière nouvelle vient de là et que l'espace d'après est à découvrir absolument, tantôt au poète qui, quoi qu'il en coûte, ne lâchera pas l'affaire.

Des toiles qui nous invitaient par une confrontation quasi tectonique de grands à-plats à percevoir dans la force de l'interstice, de la lisière des mondes, de la faille, l'autre côté de la toile, ce qu'elle présentait au-delà : il semble que Christine Valcke ait atteint ce fameux horizon et le traverse.

Voici donc le blanc comme partenaire, libre territoire de toutes les écritures, celui du papier, matériau qui répond probablement le mieux à son geste, parce qu'elle le connaît bien à force de le fréquenter, sait

ce qu'il porte, ce qu'il est capable de recevoir et de donner.

Si la peinture de Christine Valcke nous invitait à ouvrir notre regard sur des espaces que nous ne soupçonnions pas, le travail d'aujourd'hui nous convoque à des instants exceptionnels où s'effleurent la fragilité et la force; ce moment où il n'importe plus de savoir qui du nuage ou de la montagne révèle l'insaisissable

PIERRE ROBINAULT, LITHOGRAPHE, GALERISTE
MAISON DU ROY, SIGEAN, 2019



Christine Valcke.

CHRISTINE VALCKE, ou la quête de l'épure

Le travail (certainement), la nécessité (sans doute), la passion (assurément) de Christine passent souvent par le trait. Deux couleurs plus ou moins diluées, parfois trois, exceptionnellement une quand une bonne fée veut bien l'accompagner au bout de sa quête de l'épure. Et le fond vide pour peu que l'on accepte que quand le papier n'est pas peint, il soit la couleur du vide. Voilà ce que, de prime abord, je peux dire de Christine et de sa peinture.

Le reste, le surplus, l'essentiel donc, c'est le territoire commun.

Nous habitons le même territoire, sans cartographie, sans panneau de signalisation, sans borne kilométrique. Seulement l'espace flou des goûts communs, des certitudes et des inquiétudes partagées, un vaste rayonnement vide qu'il s'agit de remplir, peu à peu, d'essais avortés, d'exercices, de brouillons, de tentatives ratées, d'élaborations encouragées par l'un(e) pour le compte de l'autre, d'œuvres acceptées par l'un(e) et par l'autre, d'œuvres enfin abouties... Avec au cœur

de cette bibliothèque fantôme, un musée plus secret encore, rempli des gestes artistiques qui nous rassemblent secrètement, une sorte de cabinet de curiosités qui n'accepte aucun curieux.

Les tableaux et les photos – graphies dans nos deux cas – se rapprochent, nous rapprochent. Quelques traits, jetés et à la fois maîtrisés, un horizon ténu et lointain, les couleurs rares, harmonieuses, cadencées ou désaccordées..., nos univers appartiennent à ce « peu » immense. Christine y pioche quelques rares outils. La simplicité lui tient à cœur. Ainsi naît l'épuration toujours privilégiée, avec pour arrière-plan la sobriété des sentiments qui n'ont pas à déborder pour s'épanouir.

« Vingt fois – ici plutôt cent fois – sur le métier, remettez votre ouvrage, conseillait Boileau. Polissez-le sans cesse. Ajoutez quelquefois et souvent effacez ». Même si le hasard y a toujours sa place, le travail méticuleux, l'exigence et la rigueur sont les balises de notre territoire. Ces balises sont au service de nos rêves et de nos interrogations... Puissent les murs d'Ombres blanches, durant ces quelques prochains jours, les montrer aux yeux des esthètes et des dilettantes! Christine et moi n'avons pas d'autre ambition.

JACQUES MATALY, TOULOUSE, MAI 2022



M A T A L Y

jacques

La ligne d'horizon n'existe pas.

On ne peut pas l'atteindre. Elle s'enfuit dès qu'on tente de l'approcher.

Elle est évanescence, insaisissable et éphémère. Mais on peut la photographier.

Or on ne photographie que ce qui existe.

Chaque image de cette série oscille donc entre le réel et l'imaginaire.

Depuis longtemps je suis fasciné par cette ligne.

Quand l'aube, d'abord indécise, surgit, plus rien ne peut entraver sa marche. L'horizon immense se dévoile. Il est à la fois visible et ouvert sur l'invisible. Le regard s'y perd, les sentiments aussi. Il suggère des contrées lointaines où l'imagination s'immisce. La rêverie est là.

Photographier la ligne d'horizon est une préoccupation récurrente. Dès que je peux m'installer au bord d'une mer ou d'un océan, je mets mon appareil sur le trépied et je guette. Chaque nouvelle photographie contribue à élaborer un ensemble qui ne sera jamais exhaustif. C'est un travail éternellement en cours, envisager de le finir n'aurait pas de sens, mes espérances s'y perdraient. Je dois donc continuer.

JACQUE MATALY, TOULOUSE, JUIN 2021

LES HORIZONS obsessionnels

Assis au bord, que ce soit d'une falaise, d'une corniche, d'un belvédère, ou plus simplement d'une plage de sable, ou encore accoudé au bastingage d'un bateau en pleine mer, à fixer la ligne. Y rester de longues minutes, peut-être des heures, en quête d'une introspection impossible, perdu dans une fascination toujours recommencée.

L'horizon est notre limite.

Nous contemplons soudain notre finitude et savons qu'au-delà de cette ligne, de nous donc, tout continue, s'amplifie, l'immensité se déploie, le chaos règne en maître, les champs magnétiques s'étalent et s'enroulent, les bruits de fond bourdonnent, le désordre prospère. Derrière l'horizon il y a l'infini, il y a tout, tout ce que nous ne savons pas, tout ce qui nous échappe et nous inquiète, tout ce que nous ne pouvons pas tenir entre nos mains, brasser, observer, tout ce que notre intelligence ne peut dominer et asservir. Derrière, juste derrière, s'ouvrent les contrées de nos fantasmes, de nos peurs et de nos croyances.

Cette ligne ténue est elle-même incroyable. Comment peut-il exister un trait rectiligne entre ciel et terre, entre bleu et bleu, entre noir et noir? C'est un leurre qu'il nous appartient de déjouer, et nous



nous y employons avec cette énergie et cette folie qui parfois font notre noblesse. Mais ne nous illusionnons pas, tous les outils imaginés par les hommes – lunette, télescope, satellite, Hubble et consort — ne font que déplacer le mystère de quelques milliers de kilomètres. La ligne demeure et nous nargue. Toujours il y aura l'horizon infranchissable car l'infini est une idée inhumaine, impossible à imaginer, qui heurte l'enfant et contrarie l'adulte.

La ligne d'horizon. Celle de l'océan, celle des champs de blé du Kansas, celle du désert des tartares, scrutée toute une vie par le lieutenant Giovanni Drogo au fort Bastiani, et cette autre, au large des Syrtes, par Aldo, l'aristocrate. Tous deux ont en commun la certitude d'un ailleurs dont ils sont exclus, et qui jamais ne se dévoilera. L'horizon fut pour eux une ligne d'impatience, puisse-t-il être pour nous qui sommes assis sur la bordure, une ligne de sagesse et de mélancolie. La ligne de notre acceptation : nous sommes un peu au monde, mais nous ne sommes pas le monde, nous ne l'embrassons pas, nous sommes juste momentanément posés quelque part. Il faut l'admettre, vieillir avec l'horizon infranchissable, accepter cette ligne aussi fragile que l'interstice de deux paupières qui se ferment et s'endorment.

Reste la contemplation. Quand les angoisses s'apaisent, quand la nécessité de conquérir faiblit, quand les années passent et que cette ligne qui nous a défiés ou inquiétés, pour certains tourmentés, des années durant, quand cette ligne s'est faite moins provocante pour n'être plus qu'une longue éraflure, souvenir du coup de lame de nos années de jeunesse, ou qu'un avertissement solennel : Au-delà de cette limite,

votre ticket n'est plus valable, votre titre d'appartenance au monde vivant est obsolète.

Il faut comprendre la fascination du photographe, l'homme obsédé, c'est du moins ainsi que je l'imagine, par l'obligation de saisir l'impossible, l'intangible, l'évanescence. Photographier l'horizon, c'est saisir une chose qui n'existe pas, et la fixer dans le grain du papier. Matérialiser le trait. Mais cela ne suffit pas, il faut poursuivre, il faut empiler, accumuler, la démarche artistique est là, dans cette traque, dans cette nécessité. Les œuvres se mettent à démultiplier les horizons dans de grands formats nécessaires, sans jamais en venir à bout. Et cette ligne, désormais brisée dans la série des tirages, semble soudain symboliser la fine cicatrice du désarroi du photographe. De notre désarroi, puisque nous sommes, avec lui, assis au bord de son œuvre.

ALAIN MONNIER

Jacques Mataly et le vertige du trait

Depuis longtemps, nous souhaitons avec Jacques faire dialoguer ces choses silencieuses, photo, peinture, qui nous animent.

Ombres Blanches nous ouvre ses portes pour nous permettre de réaliser ce rêve, mais quel bonheur!

Je partage avec Jacques ces mêmes vertiges devant une ligne, un trait, une couleur dissonante ou enfin accordée.

Des affres de cinglés, sans aucun doute, mais il faut comprendre la joie qu'on touche quand on arrive à traverser le seuil et que l'image derrière laquelle on court sans savoir ce qu'on attendait vraiment se met à venir à notre rencontre.

Petits rendez-vous avec l'éternité...

En fait, avec Jacques, on pêche côte à côte, chacun à sa façon, souvent bredouilles mais on y retourne.

Tous ceux qui connaissent Jacques savent qu'il attend, qu'il va encore disparaître dans cette attente et plonger en lui dans ce ciel, cette mer, pour voir infiniment le surgissement du jour sans cesse recommencé.

Naître encore et encore...

Se tenir au bord de ce mystère du commencement toujours, tous les jours, renouvelé.

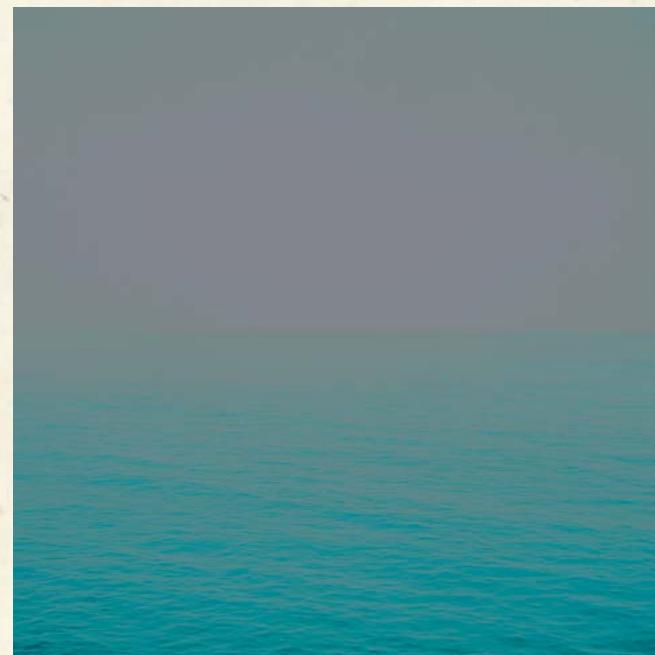
Mais comment partager ces éblouissements de l'Aube?

Comment nous faire voir ce qu'il a vu?

On entre là dans un autre sacré bazar et il va lui falloir un long travail et une immense patience pour arriver à un tirage dans lequel il pourra retrouver quelque chose de ce que son œil a Vu.

C'est par ce long cheminement qu'il peut venir nous offrir ce festin de lumière dans lequel le monde recommence, encore une fois.

CHRISTINE VALCKE



Jacques Mataly.

Jacques Mataly : au bord du monde

Jacques Mataly décrit lui-même sa quête et sa traque comme « une invitation à voir l'impossible, à promener son regard au bord du globe terrestre, c'est une ligne de flottaison de l'imaginaire. »

Il se donne comme obligation de saisir l'impossible, l'intangible, l'évanescence. Photographier l'horizon, revient à saisir une chose qui n'existe pas, et la fixer sur un support. Et ce sans recours au numérique. Tout tient à la combinaison de la qualité de la lumière, du choix du film, et de la technique du développement et le tirage sur papier photo traditionnel.

Les œuvres démultiplient les horizons dans de grands formats nécessaires, sans jamais en venir à bout. Et cette impossible ligne qui n'est plus figée devant l'immuable mais est soumise aux jeux de l'éphémère devient la marque du désarroi et de l'ambition du photographe.

Il est assis devant le paysage pour un travail d'infinie patience, de grande rigueur, de chasse obsessionnelle à ce qui échappe, comme nous devant ses oeuvres. Au besoin elles déjaunent, s'érougent, se remauvent.

Les frontières de la figuration et de l'abstraction se dissipent. L'artiste situe la « vérité » de son art en

dehors des préceptes de l'art contemporain pour se mettre au plus proche de ses émotions dans son processus de création. Les couleurs abondent, débarouent ou se fondent.

Elles prouvent que notre univers terrestre ne peut être caduc tant que résonne l'espoir des impossibles songes. Ce travail voué à demeurer forcément incomplet fait donc de Mataly un Voyant.

Ces photos deviennent des odes animées d'ombres et d'étincelles. Manière de nous sortir de l'enfer comme de la grimace des choses. C'est une façon de rallier un rêve loin du pathos. Chaque photo devient un immense patio à ciel perdu ou retrouvé et une manière de réinsuffler son souffle à la terre pour mettre à mal l'annonce de sa fin que certains estiment prochaine.

JEAN-PAUL GAVARD-PERRET



Jacques Mataly



Jacques Mataly.

Jacques Mataly.

christine VALCKE

Christine Valcke est née en 1958 à Anvers, elle vit et travaille à Sète

QUELQUES EXPOSITIONS PERSONNELLES RÉCENTES

2019 Maison du Chevalier Carcassonne
Nuit des musées Ostende

2018 Maison du Roy Sigean
2012-2010

2017 Maison des Arts de Bages

2016 Galerie le Sphinx Montauban

2014 Librairie Ombres Blanches Toulouse
2011-2004

2011 Musée des arts et métiers du livre Montolieu

ET DES LIVRES

2020 *Dialogue*, encre & papier, réalisé et édité
par Christine Valcke

2018 *À l'ombre du suivre* avec le poète Jean-Paul
Gavard-Perret, collection Tête à Texte
aux Éditions Rencontres

2017 *Cela respire* avec le poète Franc Ducros, collection
Tête à Texte aux Éditions Rencontres

2014 *Question de la lumière* avec le poète Jean Gabriel
Coscolluela, collection Tête à Texte aux Éditions
Rencontres

2013 *Une image du temps* suite de 3 poèmes de Jacques
Ancet et 4 lithographies avec le lithographe Pierre
Robinault aux ateliers de la Maison du Roy, édité
par C. Valcke

2011 *Fracture* poème de F. Ducros accompagné de
7 lithographies avec le lithographe Pierre Robinault,
ateliers de la Maison du Roy coffret Dermont-Duval
édité par C. Valcke

2004 *Extrait du chemin* S. Pey/C. Valcke Éditions Trames

MATALY jacques

Né en 1955, vit à Toulouse. Études d'économie et de géographie. Parallèlement à la photographie, a collaboré à différentes chaînes de télévision.

PRINCIPALES EXPOSITIONS

2019 galerie Jean-Paul Barrès, Toulouse

2017 galerie 88, Bagnères-de-Bigorre

2016 galerie Serpente, Porto, Portugal

2015 galerie Arrêt sur l'image, Bordeaux

2012 Ombres Blanches, Toulouse

2010 Abbaye de Beaulieu, Ginals

2004 galerie Spectrum, Saragosse, Espagne

2002 Abbaye aux dames, Saintes

2001 galerie du Château d'Eau, Toulouse

1997 musée des Beaux-Arts, Huelva, Espagne

1996 Patti Manning, Barcelone, Espagne

1992 galerie du Château d'Eau, Toulouse

1992 Photokina, Cologne, Allemagne

PRINCIPALES PUBLICATIONS

2022 *Seuil du seul*, texte Pierre Cendors, éditions L'atelier
contemporain

2021 *C'est quoi pour vous la photographie?* (collectif),
éditions IKI

2020. *Memento mori*, texte Pierre Cendors, éditions
Les petites allées, collection Pour dire
une Photographie

2001 *Rémanences*, éditions de L'œil

Remerciements particuliers à la galerie de Jean-Paul Barrès (Place Sainte-Scarbes), à laquelle Jacques Mataly a confié son travail pour le donner à voir. Les engagements de Jean-Paul Barrès et sa disponibilité pour les partager est un atout pour les artistes d'ici et d'ailleurs.

Vernissage le jeudi 2 juin à partir de 19h. Précédée d'une lecture du livre *Seuil du seul*, de Pierre Cendors et Jacques Mataly.

seuils. transparences.

christine
VALCKE

MATALY
jacques

E X P O S I T I O N

du 2 juin au 16 juillet 2022

vernissage le jeudi 2 juin à partir de 19h.

Ombres Blanches · 3, rue Mirepoix
du mardi au vendredi de 14 h à 19 h
le samedi de 10 h à 13 et de 14 h à 19 h